

Antoinette Fierz-Cagianut

Les vieux chalets – premières expériences

Première visite aux Mayens

A l'âge de vingt-cinq ans je quitte Berne, ma ville natale pour m'installer à Zurich. J'ai un travail très intéressant. Par ailleurs je suis introduite par mon cousin Benoît dans "le Stamm", un cercle d'amis, pour la plupart romands, où je fais la connaissance d'Henri Fierz.

Suite à un accident qui immobilise sa voiture, nous faisons assez régulièrement les trajets ensemble entre Berne et Zurich. A ces occasions nous apprenons à connaître nos familles respectives, alors même que les parents se connaissent.

Avant les vacances d'été, je suis invitée par la famille Fierz pour passer le weekend du 1^{er} août chez eux aux Mayens. Monsieur Fierz, traité pour un cancer, avait dû être hospitalisé en Valais pendant leurs vacances.

Fin juillet, après le travail, nous partons donc de Zurich dans ma voiture pour arriver aux Mayens tard le soir. Traversant Sion, nous prenons la route en direction du Val d'Hérens et arrivons, après plusieurs virages sinueux à travers la forêt de mélèzes aux Mayens. Sur une place de parc, à côté de l'insigne "Mayens-de-Sion", nous garons la voiture. Chargés de nos bagages, nous prenons le sentier à travers un pâturage en pente. Il fait nuit, pas de lumière. Henri connaît chaque pas, contrairement à moi, qui ne sais pas où va mener ce chemin étroit et raide, interrompu par quelques marches que l'on ne peut pas distinguer dans l'obscurité. Dans l'ombre, je reconnais un chalet. Mme Fierz, en robe de chambre, nous reçoit pour nous expliquer que son mari rentrerait de l'hôpital de Sierre le lendemain. Elle m'attribue la chambre au sommet du chalet. Nous nous couchons. Le lendemain, il fait grand beau, nous nous rendons chez "de Bons" sans doute pour un apéro, mais aussi pour vider le casier de la poste. En rentrant, en passant dans le pré, cette fois-ci de jour et avec plus d'assurance, nous dépassons M. Fierz. Lui aussi descend, gentiment à l'aide d'une canne, pour rejoindre le chalet. Respectueusement, Henri le salue. Je fais de même. L'après-midi, Henri m'emmène faire une balade aux "Crêtes", au-dessus des Collons, un alpage offrant une vue splendide sur les montagnes des alentours. C'est une bonne trotte. Nous en rentrons en transpiration. Nous rafraîchir et nous changer n'est pas un luxe.

M. Fierz est installé dans son fauteuil devant la maison. En prenant l'apéro nous nous entretenons de la "Forsyte-Saga" que je suis en train de lire. Nous échangeons nos avis sur les personnages. Nous parlons de ceci et de cela.

C'est très agréable. J'ai l'impression que M. Fierz apprécie cet entretien. Nous nous trouvons, grâce à l'intérêt commun que nous portons à la culture anglaise et aux connaissances www.autobiografiefestival.ch

respectives que nous en avons, l'un et l'autre. Le lendemain, le dimanche, toute la maisonnée, à l'exception de M. Fierz en convalescence, part pour la messe à la chapelle de Ste-Anne, à 5 minutes à pied, par une promenade à plat à travers la forêt. J'accompagne Mme Fierz et nous rencontrons Mme Michel de Riedmatten, une cousine de Mme Fierz. Je la connais, car elle est une des dames de "l'ouvroir" de Berne. Elle se renseigne auprès de Mme Fierz au sujet de John, son époux. Mme Fierz se plaint, trouvant la situation de son mari pénible. D'une manière très énergique, Mme de Riedmatten fait des réprimandes à sa cousine en la rendant attentive au fait que son mari était sérieusement malade et que ces plaintes étaient complètement déplacées. Je ne me sens pas très à l'aise et je réalise que je me trouve devant une situation sérieuse. A la chapelle de Ste-Anne, je rencontre pour la première fois, la belle-sœur de Mme Fierz, Mme Gisèle de Riedmatten, veuve depuis peu d'années, également mère de six enfants, encore adolescents. Il y a d'autres personnes, venant des chalets du quartier dit "de Ste-Anne". C'est une grande famille qui se retrouve, se salue et se place, soit dans la chapelle, soit en dehors, chacun selon son rôle. Il y a aussi les "Cousins" du chalet d'à côté de celui de Mme Fierz. Je suis invitée à me placer dans la chapelle à côté de Mme Fierz. L'entretien entre les deux cousines de tout à l'heure résonne encore dans ma tête. Après la messe, les échanges des dernières nouvelles continuent. L'on parle du prochain mariage de Madeleine de Wolff qui va épouser un certain Benoît Ludwig, mon cousin germain par ma mère. Je suis donc mêlée directement aux cancans des Mayens! L'après-midi nous jouons plusieurs parties de croquet sur la place devant le chalet. Henri, ses frères Thomas, Pierre, Charles et moi-même y participons. Les parents, installés dans des chaises-longues, suivent le jeu. N'étant pas tellement habituée, certains coups ne réussissent pas comme je le désire. Thomas, voulant me faire plaisir, essaie de laisser passer les fautes. Personnellement je trouve qu'il faut suivre les règles connues et suis prête à accepter les "échecs". Henri partage mon avis. Thomas insiste et Henri se fâche, à tel point qu'il se retire. Sans que je le veuille, je me trouve entre deux pôles, sans comprendre pourquoi une telle dispute entre les deux frères éclate. J'en vivrai d'autres et de nombreuses dans les années à venir. Les parents n'interviennent pas. Le soir, lors du dîner sur la véranda, M. Fierz se nourrit de zwiebacks. Il faut savoir que son cancer a été traité par des rayons trop intensifs. Il est guéri du cancer, mais son estomac est brûlé. Il est donc obligé de le ménager par une nourriture légère. Pour moi, c'est une conséquence tout à fait naturelle pour une situation de santé délicate. Thomas, sans prévenir, se lance dans des théories sur le non-sens consistant à se nourrir uniquement de zwiebacks. Il trouve cela stupide et tout à fait inutile. La famille se tait, sachant probablement que c'est peine perdue de vouloir le contredire. Une fois de plus, je ne comprends pas le sens de discussions de ce genre.

Malgré les petits accrocs je rentre des Mayens enthousiaste. Je viens de faire connaissance avec une communauté, celles des Mayens, qui m'attire beaucoup, d'une société décontractée

dans cette belle nature et d'échanges sur la vie quotidienne. Le soir même, après le travail, j'écris une lettre à M. et Mme Fierz, pour les remercier de l'hospitalité que j'avais eue le privilège de vivre. Et Henri et moi allons nous revoir chez moi le jeudi suivant.

Retour imprévu

Jeudi soir, chez moi à la maison. Je suis à la cuisine pour préparer une ratatouille pour Henri. Le téléphone sonne. Henri m'annonce d'une voix cassée qu'il ne pourra pas venir. Son père est décédé. Il part donc le soir même rejoindre sa famille en Valais. Bouleversée, je raccroche le téléphone. Comment est-il possible que M. Fierz ne soit plus. J'essaie de ressentir ce qui se passe pour Henri. Perdre mon père serait une catastrophe pour moi. Je ressens un grand vide, une immense douleur à l'intérieur de moi-même. Cela doit être semblable pour lui. Le samedi, je participe à la messe à la cathédrale de Sion. La famille est présente. A l'église, je revois toutes les personnes que j'avais eu l'occasion de rencontrer lors de ma première visite aux Mayens. Après la messe, la proche famille part au cimetière. Avant, Mme Fierz m'invite à les rejoindre aux Mayens pour le repas de midi. Je suis très touchée. La table est mise sur la place devant le chalet d'à côté. Cousin Pierre, son épouse cousine Maria et la sœur de cette dernière, cousine Marthe, invitent pour le repas. Il y a Mlle Stéphanie de Torrenté, une tante de Mme Fierz, et la belle-sœur de Mme Fierz, tante Gisèle, veuve de son frère Jacques. Les frères Thomas, assez lunatique, Pierre, qui soudain ne peut presque plus marcher - son genou ne le porte plus - et le cadet Charles, encore enfant de treize ans, impressionné par ce qui se passe autour de lui. Je sens qu'Henri, devra porter une grande responsabilité pour la famille. Mme Fierz, épouse du défunt et mère de famille, est très affairée. Je me retrouve dans ce milieu familial, seule venant de l'extérieur, et m'adapte à l'atmosphère qui n'est pas désagréable. Dans l'après-midi, après le café, Pierre me demande de passer la nuit chez eux pour reconforter Henri. Cette sensibilité de la part de Pierre me touche. Je suis surprise, car j'avais l'intention de repartir. A la cuisine, au chalet des Cousines, je donne un coup de main pour essuyer la vaisselle. C'est le seul moyen de me rendre utile. Je profite de l'occasion pour demander conseil aux deux sœurs Maria et Marthe : dois-je me retirer en refusant l'invitation ou l'accepter ? Les Cousines m'informent que la chambre est déjà prête pour moi et que je peux bien naturellement accepter l'invitation. Je passe donc la soirée avec la famille, et cette fois-ci je dors dans la chambre voisine de celle que j'avais eue la semaine passée. C'est la chambre dans laquelle M. Fierz est décédé. Je crois réaliser que je leur rends un service en "normalisant" cette chambre. Personnellement je le prends pour un honneur.

Le lendemain, toute la famille et les habitants de Ste-Anne se retrouvent à la messe dominicale. Pour moi c'est l'occasion de faire la connaissance de nouvelles personnes du quartier. L'après-midi, après le repas, la famille est invitée chez les Cousines pour prendre un café-goûter. Mlle St. de Torrenté et sa belle-sœur, Mme Henry de Torrenté, y sont également. Mme

de Torrenté, est une dame très réservée et peu loquace alors que sa belle-sœur, me semble avoir un caractère énergique et s'intéresser à toute chose. A ma grande surprise, j'apprends que mon logement pour le prochain mariage de mon cousin Benoît Ludwig avec Madeleine de Wolff serait réservé. Sans que je le sache, Henri vient de s'arranger avec sa grand-tante Stéphanie : Je pourrai dormir chez elle. Je n'en reviens pas. Personne n'a parlé de ce mariage jusqu'à présent, et je reçois une invitation d'une dame d'un certain âge, fort sympathique, mais que je connais à peine ! Dans l'après-midi je quitte les Mayens et la famille Fierz pour rentrer à Zurich. Ce qui m'impressionne, c'est la manière naturelle d'entourer une famille dans le deuil et d'avoir été acceptée personnellement dans ces cercles.

Vacances de fin d'année

Entretemps, Henri a quitté Zurich pour travailler à l'EMPA à St-Gall. Nous nous voyons régulièrement les week-ends, soit à Berne, quand nous rejoignons nos familles, soit à Kilchberg ou à Wittenbach. Après Noël, sa famille m'invite pour passer le reste des fêtes aux Mayens. J'ai ainsi l'occasion de faire connaissance de l'ambiance des Mayens en hiver. Le chalet n'étant pas équipé d'un chauffage central, les chambres sont chauffées, au besoin, par de petits chauffages électriques. En complément, nous avons des bouillottes. La cuisine habituelle n'est pas utilisée. L'on se tient plutôt dans la partie adjacente du chalet, comprenant une petite cuisine, un salon et au premier étage une grande pièce. Je suis logée dans la partie principale du chalet, cette fois-ci au premier étage, dans l'antichambre de celle de Thomas. En arrivant en Valais, nous sommes allés rendre visite à tante Stéphanie, dont la fête est le 26 décembre. Le jour nous skions, le soir nous nous retrouvons avec des amis. C'est ainsi que nous passons des soirées très sympathiques. Je me sens très à l'aise. Le 30 décembre nous prévoyons de partir pour Reckingen, pour rejoindre un jour le camp de ski "des Parisiennes". A plusieurs reprises, Henri avait travaillé en tant que moniteur de ski dans ces camps, soit pendant la période des fêtes de fin d'année, soit à Pâques. Le printemps précédent, Henri m'y avait déjà emmenée. Je m'y suis fait des amis. Je me réjouis alors de les retrouver. Nous arrivons à Reckingen pour apprendre qu'une des jeunes Françaises venait de se fracturer le bras. Ils doivent l'emmener à l'hôpital. Nous en prenons connaissance sans grande inquiétude, sachant que le responsable du camp, l'ami d'Henri, Philippe Bovier, est médecin.

Après le repas de midi, nous rejoignons l'équipe sur la piste. Nous prenons le petit tire-fesses en dehors du village, moi devant, Henri me suit. Le ski lift est simple, il nous tire gentiment vers le haut. Et voici que je passe le lieu de l'accident de ce matin. La neige est toute rouge, imprégnée du sang qu'avait perdu la jeune skieuse. Un peu plus haut arrive une combe, la neige est pour ainsi dire toute râpée. Il faut donc avancer en faisant de petits pas sur le terrain. Je pers connaissance... On me racontera par la suite que je suis tombée en arrière. En glissant en bas de la pente je m'arrête couchée dans la neige, la tête dans la tache de sang de la

française accidentée le matin. Henri se méprend, croyant que c'est ma tête qui saigne. Moi-même je ne sais rien de tout cela. ... vaguement je réalise ce qui se passe autour de moi : je me vois monter les escaliers de la maison du camp ..., je crois être couchée à l'arrière d'une voiture qui n'est pas la nôtre..., pour finir, je me sens transportée sur un brancard.... Un médecin africain, parlant l'allemand, constate que j'ai des pupilles de taille différente. Henri peut le rassurer en indiquant que cela est normal chez moi. Ce médecin parle de "Hirnerschütterung". Philippe Bovier, francophone, ne sait pas ce que cela signifie. C'est à ce moment que je peux faire la traduction et lui communiquer qu'il s'agit probablement d'une commotion cérébrale. Compte tenu de mon absence de conscience de plusieurs heures et de mes pupilles de taille différente, le médecin décide que je dois passer la nuit à l'hôpital. Quelle déception! Je sais enfin que j'ai atterri à l'hôpital de Viège, après avoir été refusée par le médecin de Münster et après être passée au camp à Reckingen. Ils me donnent une chemise de nuit d'hôpital. Philippe Bovier part pour son camp, Henri, contrarié, pour les Mayens. Il promet de revenir le lendemain. Je sais que je dois être raisonnable.

Séjour de convalescence

Le lendemain le médecin m'indique que je dois rester à l'hôpital encore quelques jours, compte tenu de mon état. Je ne passerai donc pas la St-Sylvestre aux Mayens. C'est une grande déception, aussi pour Henri. Il m'apporte mes affaires personnelles, ainsi qu'une bouteille d'Humagne rouge, avec un tire-bouchon fait de bois d'un cep. La tradition valaisanne veut que l'on donne ce vin aux malades et aux femmes en couche pour récupérer leurs forces. Je ne sais pas encore quand je pourrai rentrer et Henri décide à contrecœur de retourner au travail après les fêtes. Je comprends.

Munie de médicaments, je peux quitter l'hôpital le 2 janvier. Encore dois-je me ménager et éviter de grands mouvements. Mme Fierz a la gentillesse de m'accueillir chez elle au chalet pour éviter un trop long voyage de retour. C'est Thomas qui vient me chercher pour me conduire aux Mayens. Il m'offre même sa chambre qui est plus spacieuse que les autres. Je découvre une autre chambre à coucher, c'est la quatrième depuis l'été. Le médecin prescrit autant de repos que possible. Je reçois des médicaments qui m'assurent des nuits continues et me préservent de trop d'excitation. Je suis très bien entourée par Mme Fierz et ses fils Thomas, Pierre et Charles. Je vis l'atmosphère des Mayens déserts. La période des fêtes étant passée, les chalets sont délaissés. Tout est tranquille. Les journées sont longues. Je dompte mon impatience pour rester calme jusqu'au vendredi soir où Henri nous rejoindra. Je n'apprendrai que l'été suivant - six mois plus tard - qu'une lettre aurait dû me parvenir. Elle attendra dans le casier de la poste ...

Le dimanche Henri me ramène chez mes parents à Berne pour encore 2 autres semaines de convalescence. Ensuite je reprendrai mon travail à Zurich.